

Philippe Joutard, EHESS Paris

## Les guerres mondiales, histoire et mémoires à l'école<sup>1</sup>

### Abstract

Both World Wars of the 20th century can be seen as a privileged lens to understand the complex connections of memories and history. The teacher can thus utilize this subject to introduce pupils to the distinction between these two approaches to the past as a necessity to be understood for the intellectual and civic education of young people.

Les deux guerres mondiales du xx<sup>e</sup> siècle restent un observatoire privilégié pour comprendre les rapports complexes entre les mémoires et l'histoire. L'enseignant peut donc s'emparer de ce sujet pour initier les élèves à la distinction de ces deux approches du passé, distinction si nécessaire à comprendre pour la formation intellectuelle autant que civique des jeunes.

Mais avant d'en faire la démonstration, il est utile de rappeler ce qui oppose l'histoire et les mémoires et le lien qui a uni guerres, mémoires et histoire, bien avant ces deux derniers grands conflits. Lien qui reste malheureusement d'actualité dans cette deuxième décennie du xxi<sup>e</sup> siècle.

### Deux rapports au passé opposés<sup>2</sup>

La mémoire, comme l'histoire, évoque ce qui a été et n'est plus. Mais son rapport au passé est différent de celui de l'histoire. La mémoire a un rapport direct, affectif avec le passé, puisqu'elle est d'abord mémoire individuelle, souvenir personnel d'événements vécus, qui par l'intermédiaire d'abord de la famille, puis de communautés proches, devient collective. La mémoire se fixe par tous les sens, la vision en priorité, mais aussi le son ou les odeurs. D'où l'importance des expressions artistiques dans les constructions mémorielles. Cependant, cette mémoire n'est pas le rappel de tout le passé qu'on a vécu. Sans paradoxe, ce qui est constitutif de la mémoire, c'est l'oubli-occultation. La mémoire est terriblement sélective et se concentre sur quelques faits. Elle est simplificatrice et manichéenne; elle est aussi diverse et multiple. Voilà pourquoi elle se décline au pluriel.

<sup>1</sup> D'après la conférence d'ouverture de la 2<sup>e</sup> Conférence de l'AIRDHSS / Cours du GDH 2014.

<sup>2</sup> Je me permets de renvoyer à mon ouvrage : *Histoire et mémoires, conflits et alliance*, Paris : La Découverte, 2013, p. 12-18.

En revanche, l'histoire instaure d'entrée de jeu une distance. Dans la très grande majorité des cas, l'historien n'a pas vécu le passé qu'il décrit ; le lien affectif et personnel doit être évité, même quand le sujet qu'il étudie a quelque rapport avec sa propre histoire. Sa démarche d'étude l'oblige à prendre du recul. Son récit a l'ambition d'être universel, même si, seul, il n'arrive pas atteindre cet objectif.

Les mémoires, « *passé dans le présent* » (selon la définition de saint Augustin reprise par le philosophe français contemporain Paul Ricœur), abolissent la distance temporelle, l'histoire la rétablit. L'histoire, à la suite du philosophe grec Héraclite, sait que l'homme ne se « *baigne jamais deux fois dans le même fleuve* ». S'il existe des continuités, celles-ci ne sont jamais synonymes d'immobilités. L'historien doit se prémunir contre l'illusion de l'identique. En d'autres termes, comme le lui rappelle Marc Bloch, sa plus grande tentation c'est l'anachronisme, lire le passé avec les lunettes du présent ; le risque est d'autant plus élevé que ce passé est souvent interrogé en fonction du présent. Rétablir l'épaisseur de la temporalité, savoir utiliser les différents types de durée, voilà une des tâches de l'historien, parmi les plus difficiles.

Pour reprendre l'étymologie grecque, l'histoire est une « *enquête* ». Cette enquête doit prendre en compte tous les éléments du dossier sans en oublier aucun, même s'il est ensuite normal de hiérarchiser, de classer et de retenir les points importants dans le récit final. C'est une autre différence avec les mémoires fondées sur la sélection des souvenirs. L'histoire ne doit pas oublier, ni simplifier ; elle montre la complexité de la réalité.

Mémoires et histoire sont donc deux voies d'accès au passé, parallèles et obéissant à deux logiques différentes. Ainsi, Paul Ricœur oppose la fidélité de la mémoire à la vérité de l'histoire<sup>3</sup>. La fidélité indique bien ce caractère personnel et affectif, la vérité évoque la dimension scientifique et universelle.

Dans la réalité, c'est beaucoup plus complexe, car les mémoires contaminent l'histoire ou plus pré-

cisément se cachent sous l'histoire et se légitiment par celle-ci, particulièrement dans le cas du roman national, c'est-à-dire cette construction du passé qui conforte l'identité nationale et où l'État joue un rôle majeur. C'est même l'une de ses fonctions. L'école est l'instrument de la diffusion de ce roman et les manuels scolaires en apportent le meilleur témoignage. L'intervention de l'État peut aller plus loin encore en instrumentalisant totalement le passé. C'est une de ses tentations permanentes, à laquelle succombent toujours les États totalitaires ou simplement dictatoriaux.

## La guerre, créatrice de mémoire et objet d'histoire

J'évoquerai plus rapidement le lien qui unit guerres, mémoires et histoire en rappelant que la première œuvre qui exprime une mémoire, c'est l'*Illiade*, qui se veut mémoire du siège de Troie, et que le fondateur de la démarche historique, Thucydide, raconte la guerre du Péloponnèse opposant Athéniens et Spartiates ; ses héritiers, à cheval entre histoire et mémoires, traitent aussi de conflits armés, qu'il s'agisse de Tite-Live ou de César avec sa célèbre *Guerre des Gaules*. Pour l'époque moderne, citons l'écho mémoriel et historique des guerres de religion en France et en Europe. Les guerres napoléoniennes ont de leur côté fait passer dans la langue courante l'expression « c'est une bérézina », utilisée pour parler d'un désastre.

## Des mémoires aux origines des deux guerres mondiales

Pour la Première Guerre mondiale, il suffit de rappeler les affrontements des différents nationalismes avec des heurts de mémoires dans les Balkans et des oppositions mémorielles entre l'Allemagne et la France.

La stratégie militaire s'inspire aussi des souvenirs de conflits passés, comme la guerre de 1870 pour les Français. C'est également vrai par ailleurs pour la Seconde Guerre mondiale, fondée sur les souvenirs stratégiques de la Première.

<sup>3</sup> RICŒUR Paul, *Histoire, mémoire et oubli*, Paris : Le Seuil, 2000, p. 1.

Ce conflit se nourrit largement de la mémoire de la Première Guerre. Pour les nazis par exemple, il faut « venger le Traité de Versailles ». Fait symbolique, la signature de l'armistice de 1940 a lieu dans le wagon de Rethondes où fut ratifié celui de 1918.

Cette mémoire de 1914 empêche de voir la spécificité du nazisme, en particulier parmi les pacifistes au moment de la Conférence de Munich. Ceux-ci ne comprennent pas que les nazis ne sont pas simplement des pangermanistes. Il faudrait aussi évoquer la barbarisation de la guerre: le drame d'Auschwitz n'a-t-il pas été facilité par Verdun et ses terribles hécatombes, et par le génocide arménien de 1915?

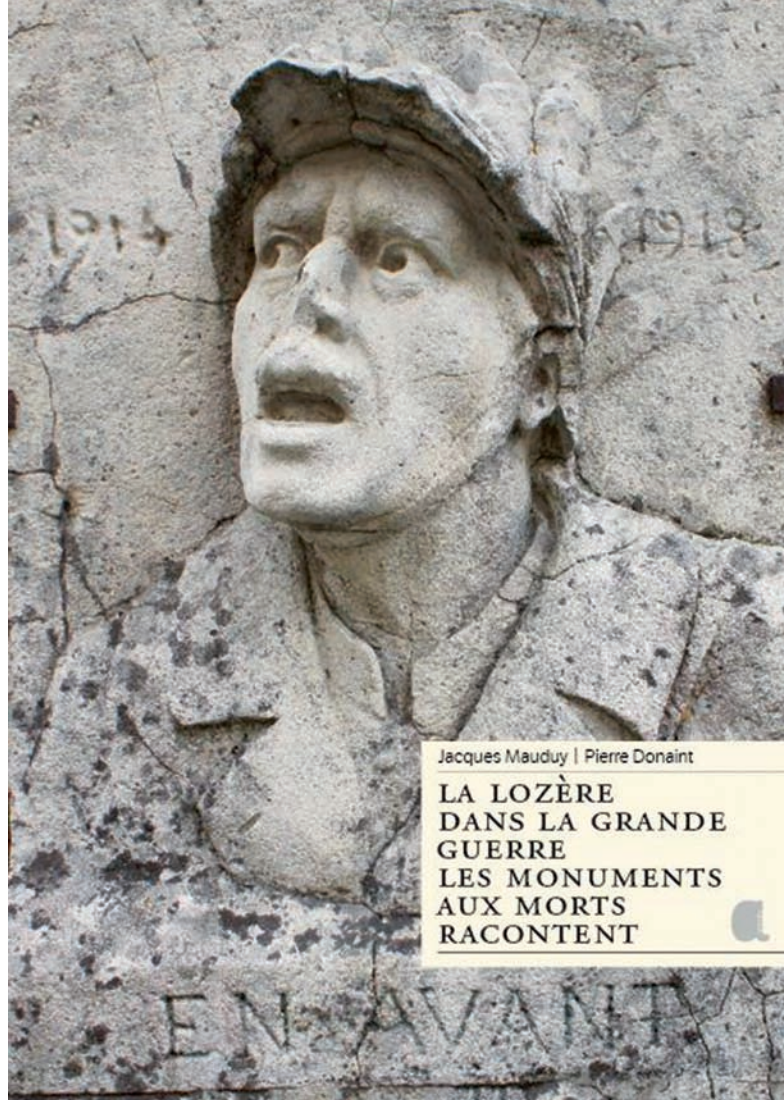
En France, comment comprendre l'étonnante acceptation de Pétain comme chef de l'État et sa force de persuasion sans la mémoire du « miracle Pétain » de 1917 après la désastreuse offensive de Nivelle, de sa proximité et de son écoute attentive du front, de son refus des offensives au prétexte qu'il faut « [attendre] *les Américains* » ? D'où le triomphe du maréchalisme, différent du pétainisme pour reprendre la distinction de l'historien français Pierre Laborie<sup>4</sup>.

## Les deux guerres créatrices de mémoires

La première dimension de la création de mémoires par les guerres mondiales est le développement de la commémoration qui débute dès l'armistice de 1918, avec la multiplication des monuments aux morts, le soldat inconnu, le 11 novembre et l'évolution de cette commémoration<sup>5</sup> qui trouve son apogée dans le centenaire que nous avons vécu en direct en France. Inauguré le 14 juillet 2014 par un « défilé pour mémoire », le feu d'artifice du Champ de Mars rappelle ce long siècle de passage de la guerre à la paix, mais aussi la concurrence des mémoires de 1944 et de 1914, selon les départements.

<sup>4</sup> Voir son maître ouvrage: *L'Opinion française sous Vichy*, Paris: Le Seuil, 2001.

<sup>5</sup> Une thèse récente non encore publiée vient d'en faire l'histoire: AUZAS Vincent, *La commémoration du 11 novembre à Paris (1919-2012)*, Université Paris-Ouest & Université Laval Montréal, 2014.



Les monuments aux morts de la Première Guerre mondiale sont les mémoriaux les plus répandus en France comme en Allemagne. Ils ont donné lieu à l'ouverture d'un grand chantier historique qui n'est pas clos, comme le montre la couverture de cet ouvrage publié par les Éditions Alcide de Nîmes en décembre 2014. La photo de Pierre Donaint représente une partie du monument de Chirac en Lozère, petite bourgade du département le moins peuplé de France, mais qui a connu le pourcentage de morts le plus élevé du pays.

Le plus significatif, cependant, est la place de ces guerres dans l'émergence du « *règne de la mémoire généralisée* » (selon l'expression de Pierre Nora). Depuis les années 1970, nous vivons dans une explosion mémorielle, dont la prolifération des commémorations est le signe le plus visible. Partout le rapport au passé n'est conçu que comme mémoire avec le trop célèbre « devoir de mémoire ». Mais, à y regarder de près, on s'aperçoit que l'origine de cette ère mémorielle se situe dans le choc et le traumatisme de la Première Guerre mondiale. Est-ce simplement une coïncidence si Maurice Halbwachs inaugure le grand chantier de la mémoire avec *Les Cadres sociaux de la mémoire* en 1925, et si Marcel Proust achève *À la recherche du temps perdu* en 1922?

Le premier à avoir décelé cette montée de la mémoire est Paul Valéry, dont on se rappelle le diagnostic précoce qui ne vaut pas seulement pour la fin de la Première Guerre mondiale, diagnostic publié d'abord dans un article pour le journal londonien *Athènes* en avril-mai 1919, avant même le règlement définitif du conflit :

*« Nous autres civilisations savons maintenant que nous sommes mortelles. Nous avons entendu parler de mondes disparus tout entiers [...]. Mais ces naufrages, après tout, n'étaient pas notre affaire. Élam, Ninive, Babylone étaient de beaux noms vagues, et la ruine totale de ces mondes avait aussi peu de signification pour nous que leur existence même. Mais France, Angleterre, Russie... ce seraient aussi de beaux noms [...]. Et nous voyons maintenant que l'abîme de l'histoire est assez grand pour tout le monde. Nous sentons qu'une civilisation a la même fragilité qu'une vie. »*

À partir de ce désastre, Valéry a décelé la montée de la mémoire.

*« Elle [L'Europe] a senti, par tous ses noyaux pensants, qu'elle ne se reconnaissait plus, qu'elle cessait de se ressembler, qu'elle allait perdre conscience [...]. Alors, – comme pour une défense désespérée de son être et de son avoir physiologiques, toute sa mémoire lui est revenue confusément. Et dans le même désordre mental, à l'appel de la même angoisse, l'Europe cultivée a subi la reviviscence rapide de ses innombrables pensées [...]. »<sup>6</sup>*

La violence de la Première Guerre mondiale entraîne une première « ère du témoin » dont le souvenir a été partiellement effacé par celle plus récente décrite par Annette Wieviorka, née du traumatisme du génocide juif<sup>7</sup>. Les soldats des tranchées veulent absolument transmettre leur terrible expérience, d'où la multiplication des publications,

lettres, carnets, romans de guerre en « *deux vagues successives l'une à la fin de la guerre et dans l'immédiat après-guerre, l'autre entre 1928 et 1934* »<sup>8</sup>, sans parler de tout ce qui est alors resté inédit. Si ces documents passionnèrent le public, ils furent récusés par les historiens, et déjà par celui qui allait devenir leur représentant le plus qualifié, Pierre Renouvin, ancien combattant lui-même, qui avait perdu son bras au Chemin des Dames. Contre cette position, Jean Norton Cru s'efforça de justifier la fiabilité de cette source en proposant un moyen de distinguer bon et mauvais témoin dans un livre de synthèse publié en 1929 (*Témoins*), à la fois référence obligatoire et objet permanent de controverse<sup>9</sup>.

Autre témoignage fort, beaucoup plus tardif, celui d'Albert Camus, né en novembre 1913, dans son roman posthume *Le Premier Homme*<sup>10</sup>. Son père, blessé à la bataille de la Marne, meurt moins d'un an après, en octobre 1914. Dans le roman largement autobiographique, un jeune homme prénommé Jacques part à la recherche de son père mort dans les premiers jours de la guerre de 1914-1918. Le père disparu anticipe la disparition de l'Algérie française, « *Terre sans aïeux et sans mémoire* » ; « *Vieux cimetière des colons, immense oublié* », note encore Camus ailleurs, en encerclant le terme dans son manuscrit. La scolarité de son double se déroule aux lendemains de la guerre « *dont tout le monde parle encore* ». L'instituteur de Jacques, Louis Germain, lit en classe des extraits des *Croix de bois* de Dorgelès, roman basé sur l'expérience de l'auteur qui a combattu lors du conflit :

*« Pour Jacques, ces lectures lui ouvraient encore les portes de l'exotisme, mais d'un exotisme où la peur et le malheur rôdaient, bien qu'il ne fit jamais de rapprochement, sinon théorique, avec le père qu'il n'avait pas connu. »<sup>11</sup>*

<sup>6</sup> VALÉRY Paul, « La crise de l'esprit, Première lettre, 1923 », in *Œuvres complètes*, t. 1, p. 992.

<sup>7</sup> ROUSSEAU Frédéric, *Le Procès des témoins de la Grande Guerre, l'affaire Norton Cru*, Paris : Le Seuil, 2003. WIEVIORKA Annette, *L'ère du témoin*, Paris : Plon, 1998. PROST Antoine et JAY Winter, *Penser la Grande Guerre. Un essai d'historiographie*, Paris : Le Seuil, « L'histoire en débat », 2004, p. 27.

<sup>8</sup> CRU Jean-Norton, *Témoins, essai d'analyse et de critiques des souvenirs des combattants édités de 1913 à 1928*, Paris : Les Éditions, 1929.

<sup>9</sup> CRU Jean-Norton, *Témoins, essai d'analyse et de critiques des souvenirs...*

<sup>10</sup> CAMUS Albert, *Le Premier Homme*, Paris : Gallimard, 2000.

<sup>11</sup> CAMUS Albert, *Le Premier Homme...*, p. 139.

Le règne de la mémoire généralisée, que nous vivons encore, débute trois décennies après l'armistice de 1945. D'autres phénomènes interfèrent également dans la formation d'une telle mémoire, comme la peur de la mondialisation ou la fin de l'ère du progrès. Mais le lien n'en est pas moins réel avec le phénomène majeur qu'est la mise en valeur, dans les années 1970, de l'oubli-occultation en France de la responsabilité de Vichy et de l'État dans la réalisation de la Shoah comme dans la collaboration<sup>12</sup>.

## L'indispensable approche historique

La réflexion historique s'est parallèlement développée autour des origines de la Première Guerre mondiale et des responsabilités des uns et des autres, en rupture avec les mémoires antagonistes, et plus récemment autour de la barbarisation, de la culture de guerre, comme de la part respective de la contrainte et de l'acceptation<sup>13</sup>.

Quant à la Seconde Guerre, les thèmes sont nombreux. Je n'en retiendrai qu'un seul, puisqu'il est maintenant au programme des lycées français; celui de l'étude des « mémoires de la Seconde Guerre mondiale », au choix avec l'étude « des mémoires de la guerre d'Algérie ». C'est dire combien progresse la prise de conscience du défi auquel sont confrontés tous nos collègues historiens sur le terrain scolaire: comment, dans des sociétés marquées par des enfermements mémoriels souvent meurtriers, l'histoire peut-elle tenter d'apaiser les mémoires blessées et permettre aux mémoires concurrentes de cohabiter?

Un fait est certain (c'est ma conviction profonde née d'une certaine expérience): aucune éducation à la paix n'est possible sans une solide éducation historique offerte à tous, qui sache montrer la complexité du réel, comprendre les logiques contradictoires et éviter le simplisme sans tomber

dans le relativisme, une histoire qui sache tenir compte des mémoires sans en être prisonnière. La deuxième Conférence de didactique de l'histoire et des sciences sociales, dans la richesse de sa participation internationale, les groupes d'étude suisses de didactique de l'histoire et le présent numéro de *Didactica Historica* apportent à n'en pas douter une contribution précieuse à ce projet.



Visite par des élèves du Camp des Milles (Aix-en-Provence).

La tuilerie des Milles servit d'abord de camp d'internement pour les étrangers de 1939 à 1942 avec des internés célèbres comme l'artiste Max Ernst. À l'été 1942, des juifs étrangers y furent regroupés avant d'être déportés vers Auschwitz-Birkenau.

Nous sommes ici au 2<sup>e</sup> étage, là où furent précisément « parqués » les futurs déportés. La Fondation du Camp des Milles - Mémoire et éducation, s'adresse entre autres aux jeunes générations pour leur faire prendre conscience des conséquences de l'antisémitisme, des racismes et des fanatismes.

© Photo aimablement communiquée par la Fondation du Camp des Milles (F).

<sup>12</sup> Je renvoie au grand livre classique de Rousso Henry, *Le syndrome de Vichy*, Paris: Le Seuil, 1987.

<sup>13</sup> Voir la mise au point de PROST Antoine et JAY Winter, *Penser la Grande Guerre...*

## L'auteur

**Philippe Joutard**, professeur des universités émérite, a enseigné l'histoire à l'Université de Provence et à l'EHESS (Paris). Pionnier de l'histoire orale en France, il a travaillé sur la mémoire huguenote cévenole, les romans nationaux et les rapports entre histoire et mémoires. Ancien recteur, il est aussi l'auteur de plusieurs études sur l'enseignement en France, en particulier celui de l'histoire dont il a rédigé les programmes de l'école primaire de 2002.

## Résumé

Les guerres ont toujours suscité mémoires et histoire dès les temps les plus anciens (Homère et Thucydide), à plus forte raison les deux grands conflits mondiaux du xx<sup>e</sup> siècle. L'enseignement de ces deux guerres est donc un observatoire privilégié pour faire comprendre aux élèves les oppositions entre ces deux approches du passé. Première et Seconde Guerre mondiale sont nourries de mémoires qui les ont partiellement engendrées et qui ont souvent guidé leurs protagonistes. Mais plus encore, elles jouent un rôle important dans l'émergence de poussées mémorielles dans lesquelles nous vivons encore.